

# J'AI LA SHOAH DANS LE SANG

**TÉMOIGNAGES** Laura, Julia, David et Ilana ont la trentaine. Nés bien après l'Holocauste, ces petits-enfants de déportés portent encore ce drame en eux. Un héritage difficile à vivre et à dépasser.

✍ ANNE-LAURE PINEAU

📷 DOROTHÉE SMITH/HANS LUCAS POUR NEON

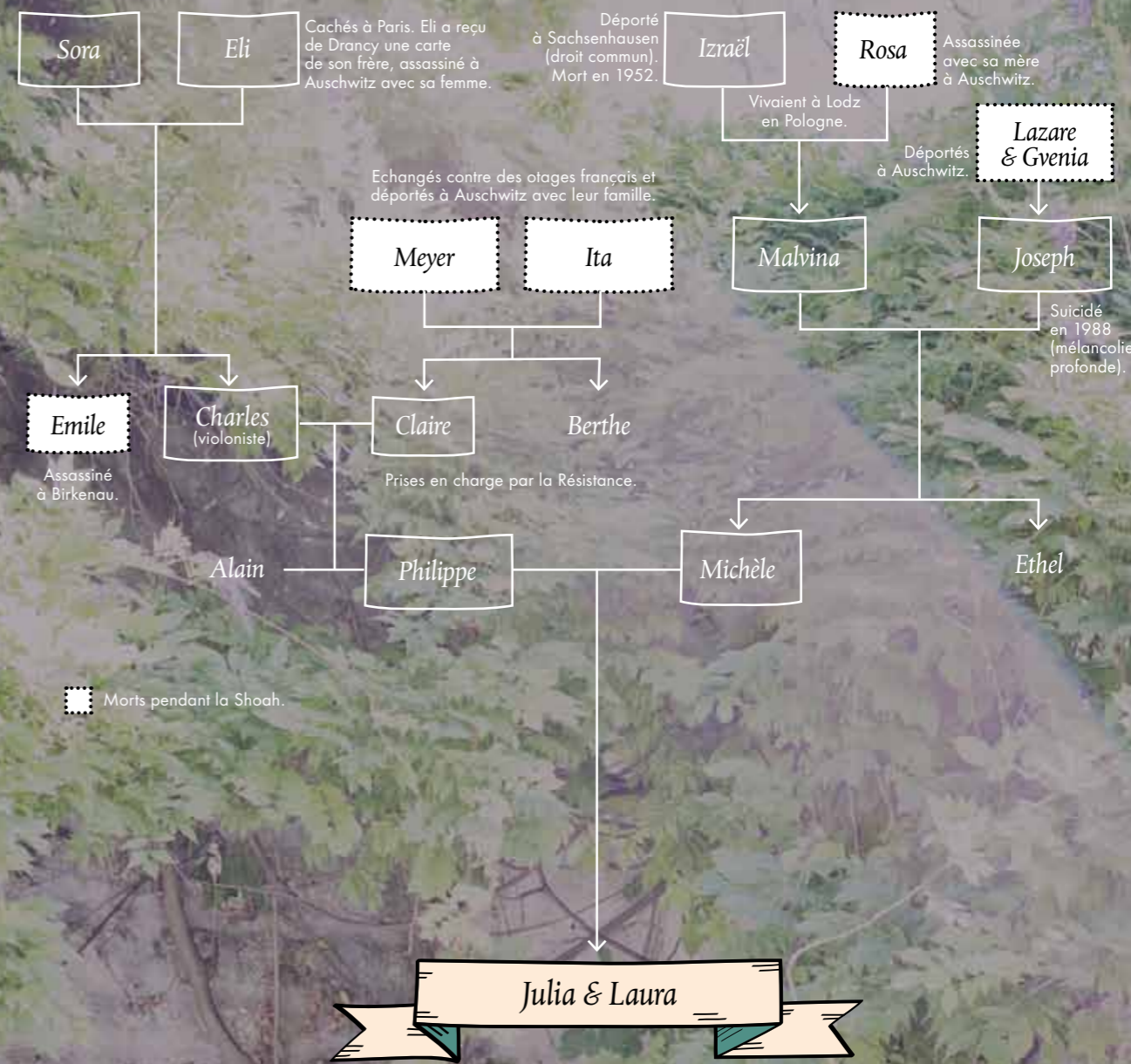
**E**n 2014, une étude du Mount Sinai Hospital de New York, menée par la docteure Rachel Yehuda, démontre que le traumatisme de la Shoah est transgénérationnel. L'ADN des victimes a été durablement chamboulé, comme celui de leurs descendants. Les arrière-petits-enfants de déportés ont beau être bien loin du drame, la Shoah ne les a pas quittés. Une problématique que la journaliste américaine Helen Epstein explore dans son livre *Children of the Holocaust* : « Les enfants de survivants ont grandi dans des familles à trous, leurs parents étant souvent les seuls adultes de la famille. C'est une expérience très intense, car il n'y a personne, pas d'oncle, de tante, de grands-parents pour que l'enfant contextualise la personnalité, les opinions, les goûts, les influences de ses parents. Ces difficultés sont présentes, mais plus atténuées chez les petits-enfants, qui n'ont pas à "comprendre" d'eux-mêmes qui étaient leurs aïeuls. » Pour se construire, il faut remplir les vides, combler les silences.

André Kosmicki organise des « voyages de la mémoire » avec son association Valiske. Il conduit différentes générations sur les traces d'un passé douloureux. « Avant, pour que la vie continue, on ne vous parlait pas de ce passé-là. Mais il faut bien recoller les morceaux. La troisième génération permet souvent à la première de commencer à parler, et à la deuxième d'écouter enfin. » A charge pour les petits-enfants de libérer la parole au sein des familles. Un poids souvent inconscient et difficile à porter.

Dans la famille de Laura et Julia (ci-contre), la mémoire est vivante et combative. Trois générations discutent autour d'un verre, dans leur cour de l'Est parisien. Michèle, la maman, souffle : « Les enfants de déportés ont perdu leurs parents trop jeunes et de façon inimaginable. Ils chargent leurs propres enfants de beaucoup de choses, de la peur de la perte, d'un attachement extrême. » Philippe, le papa, raconte : « Mon père construisait des silences, et ma mère des récits. Je pense que j'ai été directement témoin de la béance qu'a créée la Shoah dans le langage de la famille. » Ils restent tournés vers l'avenir : « Ce qui me glace, c'est le principe de nasse : les juifs allemands pensaient être intégrés, ils ont eu du mal à prendre acte du processus d'humiliation. C'est ça que je veux dire à mes filles : il faut désobéir à l'Etat lorsqu'il est défaillant. » Un héritage qui s'est transformé en militantisme chez Laura et Julia, 31 et 28 ans. Mais aussi chez Ilana, qui a réussi à transformer ce qui l'étouffait auparavant. Pour David, en revanche, cela reste un tabou difficile à contourner. A chacun sa manière de vivre cette ascendance. A chacun son arbre généalogique.

## LAURA, 31 ANS, ÉDUCATRICE SPÉCIALISÉE

« De nombreux membres de notre famille ont été assassinés parce qu'ils étaient juifs. On a développé une obsession pour la mémoire et la perte de la mémoire. Pas de tabou chez nous : la parole est continue. La transmission se fait par deux canaux : la transmission militante d'extrême gauche, historique, avec notre père ; la transmission psychanalytique avec notre mère. Quand les gens me demandent d'où je viens, je dis que je >>



« ON PORTE QUELQUE CHOSE QUI N'EST PAS À NOUS. »

« ON A DÉVELOPPÉ UNE OBSESSION POUR LA MÉMOIRE. »

prisonniers politiques en pin's sur nos vêtements. On savait tout expliquer : tel symbole pour tel déporté. Cette envie de comprendre et combattre explique un peu que je sois éduqué et peut-être que ma sœur souhaite être psychanalyste. »

### JULIA, 28 ANS, ÉTUDIANTE

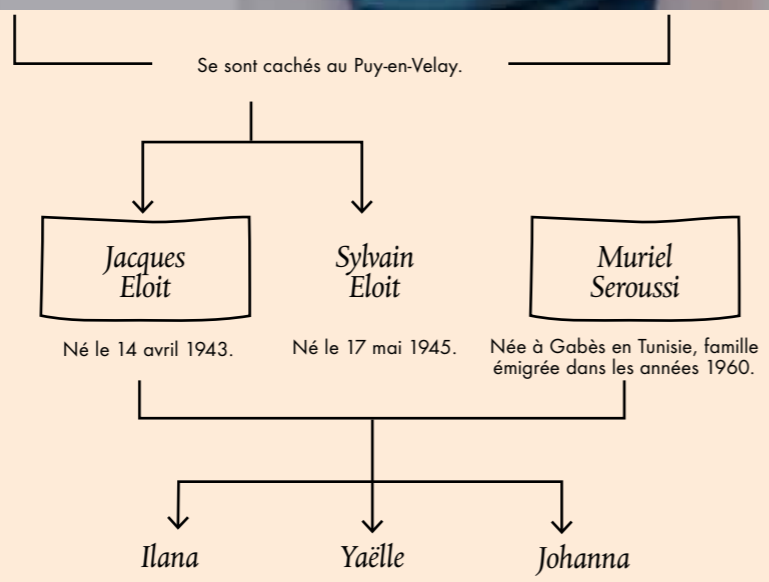
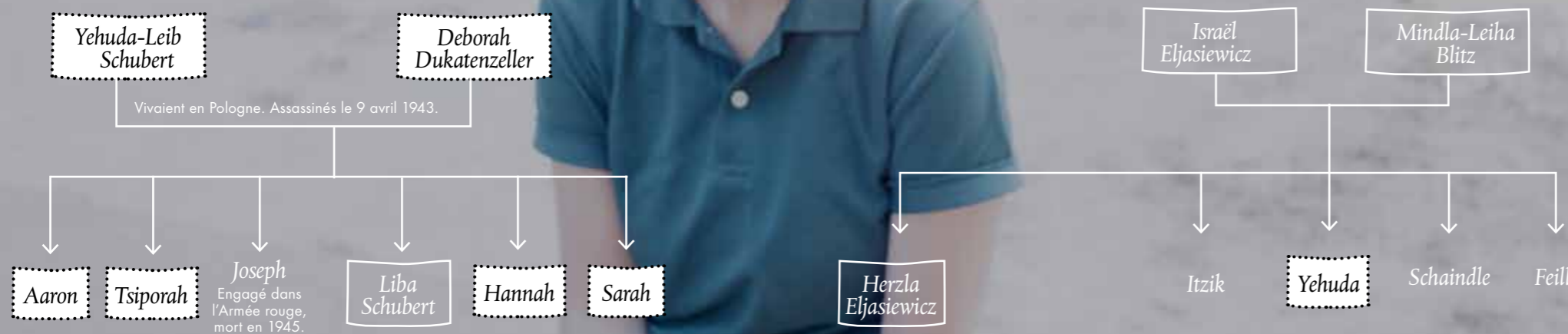
« Depuis que je suis née, je baigne dans la Shoah. Quand on me demande si je suis juive, je réponds par l'affirmative alors que je suis athée. Mais étant donné que mes arrière-grands-parents n'ont été QUE juifs et qu'on leur a retiré toute autre possibilité, je ne vois pas ce que je peux dire d'autre. J'ai un problème spécifique, par rapport à Laura qui se souvient, c'est que moi j'oublie les détails de notre histoire familiale. J'ai la sensation que mon corps refuse. Quand j'étais petite, mes angoisses étaient surtout liées à la peur de ne pas être une bonne résistante. Comme un désaveu de ce qu'ont vécu mes grands-parents.

Au cours de ma psychanalyse, mon psy a dit que, dans notre famille, notre génération était encore trop atteinte par la Shoah. En réalité, je pense qu'on porte quelque chose qui n'est pas à nous. Des deuils non réalisés, des angoisses d'abandon... J'aimerais me débarrasser de ce qui ne m'appartient pas pour trouver ce qui vient vraiment de moi dans cette histoire. Je ne suis pas traumatisée, mais dans ma vie politique, j'y pense. Par exemple, les débats actuels sur les musulmans et l'espace public, sur le burkini, ça fait écho en moi. Il y a des choses monstrueuses qui sont décidées aujourd'hui, et ça passe pourtant comme une lettre à la poste. »

### ILANA ELOIT, 27 ANS, DOCTORANTE EN SCIENCE POLITIQUE

« Je me suis rendu compte assez tard que j'étais touchée au plus profond de moi par la Shoah. Je faisais beaucoup de cauchemars, mais je me disais que tout le monde en faisait. Quand j'étais ado, j'étais obsédée, littéralement, par la Seconde Guerre mondiale et la Shoah. A 16 ans, j'ai participé avec mon père à un voyage à Auschwitz. Je venais juste de gagner le prix du Concours national de la Résistance. Pendant le voyage, on a arpenté les ruines avec Hilda Kudler, la sœur d'Elie Wiesel, qui était une grande amie de ma grand-mère... mais en rentrant j'ai complètement craqué. Je me suis dit "j'arrête tout". C'était trop. Je n'ai plus rien lu, et ça a duré dix ans. C'est le temps qu'il m'a fallu pour avoir un rapport moins traumatique à ce passé.

Cet été, j'ai fait un "voyage de la mémoire" en Ukraine, avec mon père et ma sœur. On est allés à Komarno, l'ancien village de ma grand-mère. Ses parents, frères et sœurs, ses oncles et tantes, cousins et cousines, tous ont été fusillés par une unité mobile nazie dans une forêt près de leur village. Quand tu vas dans ces bois, tu vois les arbres, puis les ravins, et tu sais que c'est là. Ce qui m'a frappée, c'est qu'il n'y a pas de "lieu de mémoire", l'histoire se transmet par la présence de l'absence. Aujourd'hui on a un discours majoritaire sur la Shoah qui ne me convient pas. Elle ne peut être mise en perspective avec >>>



« CERTAINS ONT EU LE TABOU, MOI J'AI EU L'HYPERMÉNÉSIE. »

☐ Morts pendant la Shoah.

>> suis française d'origine juive. Ma grand-mère maternelle, Malvina, ne comprend pas cette distinction. Pour elle, on est juif ou on l'est pas. De toute façon, ce que je dis, c'est qu'un nazi saura toujours combien on est juif...

Avec mon autre grand-mère, Claire, c'était dur parce que sa parole était hystérisée. Il y avait des trous et des perturbations dans ses souvenirs. Notre père a dû faire des recherches. Tout ça, ça crée des empêchements. Ils sont impalpables mais ils te construisent. Quand tu es môme, tu connais ces histoires. Papa a fait le tour des camps, il a tout lu, il a vu beaucoup de films. Il était directeur du Centre régional d'art contemporain de Montbéliard, sa dernière expo avant la retraite était sur la place de l'art dans la mémoire concentrationnaire. Le soir, on le trouvait sur le canapé entouré de livres plus horribles les uns que les autres.

Petites filles, nous étions trébuchées dans le militantisme de nos parents. On militait dans le collectif Ras l'Front notamment. J'avais 10 ans, ma sœur 7, et on avait le triangle rouge des

>> aucun autre épisode de l'histoire. Cette pensée fige la mémoire, elle la dépolitise. C'est précisément parce qu'on a hérité de ce malheur qu'on doit s'ouvrir aux malheurs des autres. Aujourd'hui, je reviens à cette histoire, mais avec une perspective beaucoup plus politique. Je suis féministe et lesbienne, c'est ainsi que j'ai d'abord développé une pensée critique. Ma grand-mère est morte à plus de 90 ans. A la fin de sa vie, elle psalmodiait : "J'aurais dû partir avec eux." C'est comme si je me répétais encore et encore ces paroles-là... Si je devais avoir un enfant, ce qui est sûr, c'est que je ne lui offrirais pas *Auschwitz expliqué à ma fille* pour ses 10 ans. Et je ne l'emmènerais pas dans le camp à 16 ans. Certains ont eu le tabou, moi j'ai eu l'hypermnésie. »

### DAVID SZTANKE, 37 ANS, MUSICIEN

« Tous mes grands-parents ont été déportés, sauf le père de ma mère. Ma grand-mère maternelle avait une quinzaine d'années quand elle a été arrêtée et déportée. Elle était cachée en banlieue parisienne et le cafetier du village l'a donnée aux Allemands. Elle en est revenue, mais dans sa tête je pense qu'elle n'est jamais vraiment sortie des camps. Avec mon frère, on lui posait des questions sur son tatouage. Elle disait "Chut, ce sont des histoires qui font pleurer les petits enfants." Elle est partie avec plein de réponses, mais l'histoire, nous savons où la trouver : des gens de la fondation créée par Spielberg, l'USC Shoah Foundation, sont venus filmer son témoignage. Ma mère a le DVD mais je n'ai pas encore la force de le voir. Je veux garder une image de ma grand-mère en femme forte et saine. A la fin de sa vie, elle présentait les symptômes d'Alzheimer. Un jour elle m'a dit : "Oh, qu'est-ce qu'on a pu rire à Auschwitz !" Elle souriait. C'était la parade que son cerveau avait trouvée pour ne pas craquer.

J'ai parlé de cette histoire à ma psy, parce qu'elle m'avait fait remarquer que certaines de mes névroses avaient "un rapport avec la déportation". Que notre génération avait grandi avec des parents qui ont des manques. Je comprends. Par exemple ma mère s'est fait enlever un sein, car elle avait une tumeur, et elle a mis un temps infini à nous le dire. Il y a eu tellement de tabous quand elle était adolescente... Elle était la fille d'une femme traumatisée dans son corps, rapetissée, du coup elle a développé quelque chose de similaire.

Nous sommes des juifs "historiques" dans la famille, pas croyants. Mais la Shoah a poussé mes parents à se marier à la synagogue. Ils voulaient dire à la frange d'extrême droite : "On est juifs et on vous emmerde." La question de la religion s'est posée une fois dans ma vie : j'étais en cinquième et un camarade avait fait sa bar-mitsva. Je suis rentré et j'ai dit à mon père que c'était ce que je voulais aussi, et il l'a pris très au sérieux. Finalement je ne l'ai jamais fait. C'était trop. Mon fils n'est pas circoncis. Ça me trouble un peu qu'il ne soit pas comme les autres hommes de la famille. Mais il doit avoir la possibilité de choisir cet héritage. Ou non. » **N**



David Sztanke

« NOTRE GÉNÉRATION A GRANDI AVEC DES PARENTS QUI ONT DES MANQUES. »

